

**ces oiseaux
qu'on met
en cage**

Du même auteur

En autoédition :

ROMANS

- Une parenthèse dans ta vie... (Les Lilas T.1) [2017]
Il n'y a pas d'ombre sans lumière (Les Lilas T.2) [2017]
 Tout va bien, je t'aime (Les Lilas T.3) [2017]
 Te revoir à Penn Avel [2018]
Quoi qu'il nous en coûte (Envers et contre tout T.1) [2018]
 Quoi qu'il advienne (Envers et contre tout T.2) [2019]
 Les Lilas – l'intégrale [2019]
 Plus douce est la vengeance [2019]
 Ne lui dis pas qu'il me manque [2019]
 Nos peines indicibles [2020]
Pardonne à la vie [2020] réédité en 2023 par Hauteville
 C'est la pluie qui fait grandir les fleurs [2021]
 Envers et contre tout - l'intégrale [2023]

NOVELLAS

- Le bonheur se moque bien des saisons (Nos différences T.1)
 [2022]
Un pont entre nos deux mondes (Nos différences T.2) [2022]
 Comme le jour et la nuit (Nos différences T.3) [2023]

En édition traditionnelle :

- À tes souhaits (recueil de nouvelles) en tant que coauteur
 chez Something Else Edition [2020]
- Le Trésor de l'ultrasensibilité (avec Alban Bourdy) aux
 éditions Ellebore [2021]



ces oiseaux qu'on met en cage

Marjorie Levasseur

Roman

Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 425 et suivants du Code pénal.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Droits d'auteur © 2017-Marjorie Levasseur
Tous droits réservés.

Dépôt légal : Mai 2023

ISBN-13 : 979-10-359-8930-9

Éditeur : Marjorie Levasseur

www.marjorielevasseurauteur.com

Composition couverture : Guillaume Levasseur

*Les oiseaux qu'on met en cage
Peuvent-ils encore voler ?
Les enfants que l'on outrage
Peuvent-ils encore aimer ?*

Extrait de la comédie musicale *Notre Dame de Paris* - 1998

1 — Fabrice

Fabrice n'avait pas pénétré dans le bureau de son père depuis quelques semaines, mais tout y était à sa place : la lampe vintage que sa mère avait offerte à son père pour leurs trente ans de mariage et qui trônait dans un coin de la pièce en prenant la poussière, les impressionnantes rangées de livres qui s'étalaient royalement le long des étagères, les photos de famille sur la large table de travail en merisier... En s'approchant plus près des cadres, il s'aperçut, sans grande surprise que seule la sienne manquait à l'appel...

Il se souvenait très bien du jour où Jacques Charmat, son père, l'avait convoqué dans son bureau comme il l'aurait fait avec n'importe lequel de ses employés, s'installant derrière le grand panneau de bois comme pour garder cette distance qu'il réservait à ceux qu'il considérait comme sous son autorité. Les deux jours précédant cet « entretien », son père l'avait surpris en compagnie d'un autre garçon dans la rue, dans une attitude sans équivoque : les corps collés serrés, s'embrassant à bouche que veux-tu. Son premier baiser à un garçon. La première fois qu'il assumait ce qu'il était. Jacques Charmat était passé droit comme un « i » sans faire le moindre commentaire, mais Fabrice savait pertinemment qu'il ne tarderait pas à en avoir des échos. Et, effectivement, deux jours plus tard, il lui avait fait parvenir un message le priant de venir le voir dans son bureau dès son retour de la fac. Fabrice se demandait bien à quelle sauce son père allait le manger. Quelle punition, à la hauteur du personnage caractériel et tyrannique qu'il était, allait-il bien pouvoir sortir de sa manche ?

C'est quand il découvrit, en pénétrant dans l'antre de son

père, les cartons remplis de ses affaires personnelles et ses valises, que Fabrice comprit que cette fois, son paternel considérait qu'il avait dépassé le point de non-retour, que toute tentative de justification serait vaine. D'ailleurs, le jeune homme en avait-il la moindre envie ? Il avait passé toute son enfance et son adolescence à tenter de plaire à son père, à quémander son approbation pour la moindre chose. À présent, il était fatigué de se battre. Il avait 21 ans et était las de cette « guéguerre » entre lui et le patriarche. Rien de ce qu'il ferait ne trouverait grâce à ses yeux, alors autant se résigner à être tel qu'il était, que cela plaise ou non à son père.

Son géniteur lui avait fait le sermon le plus long de sa vie. Entre les « *tu es la honte de la famille* » et les insultes proférées, non... crachées au visage de son fils, Jacques Charmat avait épuisé toute la palette de jurons que Fabrice ignorait, jusque-là, faire partie du vocabulaire de son père. La figure de ce dernier était devenue tellement rouge que le jeune homme avait bien cru qu'il allait s'effondrer, victime d'un infarctus. Mais il avait tenu bon jusqu'à ce que son fils le débarrasse de tout son bric-à-brac.

Fabrice n'avait pas pleuré. Non, cela lui aurait fait trop plaisir. Il était sorti, résigné, poussant ses cartons du pied jusqu'au palier du grand appartement haussmannien des Charmat. Il avait laissé sa clé sur le bureau de son père, se gardant bien de lui préciser qu'il en possédait un double. Il avait rejoint sa petite chambre louée dans le Marais le temps que l'orage passe... parce qu'il était certain qu'il passerait. Mais cette fois, il s'était trompé, car non seulement son père l'avait rayé de sa vie, mais il avait aussi fait en sorte que la sienne devienne un enfer. Jacques Charmat avait des relations et c'est lui qui tenait les cordons de la bourse. Un seul coup de fil à la banque, et son compte n'avait plus été

approvisionné avec toutes les conséquences qui devaient en résulter. Les chèques pour le loyer de sa chambre de bonne, qu'il avait absolument tenu à avoir pour vivre en toute autonomie, ou presque, loin du cocon familial, avaient été refusés un par un. Perdant patience, son propriétaire l'avait viré comme un malpropre et il avait dû squatter l'appartement d'une copine qui avait accepté de l'héberger pour quelques jours. Il était même devenu *persona non grata* à la fac, le doyen de celle-ci étant redevable d'un service à son père.

Le même jour, le jeune homme avait perdu le job de serveur qu'il exerçait quelques soirs par semaine dans un bar branché du Marais pour se payer ses sorties, sous le prétexte fallacieux de son patron qui prétendait l'avoir vu fricoter avec un client pendant son service. En réalité, il avait appris bien plus tard que des sbires payés par une personne anonyme avaient fait pression sur lui pour qu'il se débarrasse de son employé, sous peine d'avoir quelques ennuis avec le fisc, le gérant du bar ayant pris quelques libertés avec sa comptabilité.

Mais le pire dans tout ça n'était pas les problèmes matériels avec lesquels il devait se battre. Non, le pire était que ni sa mère ni son grand frère Samuel n'avaient pris de ses nouvelles depuis son départ précipité. À croire que la famille Charmat, dont il ne faisait visiblement plus partie, faisait bloc contre lui. Et cela, tout frondeur qu'il était, il ne pouvait pas le supporter. Même si elle montrait, devant son mari, une passivité de surface Claudine Charmat, sa mère, l'avait toujours soutenu dans ses efforts pour faire plaisir à son père, lui assurant qu'au fond, son mari n'était pas un mauvais bougre et que cela finirait par être payant. Sa naïveté en était presque désarmante...

Quant à Samuel, son frère de quatre ans son aîné, il avait, depuis quelque temps, pris un peu ses distances, tout occupé qu'il était à préparer l'examen du barreau de Paris pour rejoindre le cercle très fermé des avocats pénalistes parisiens. Il partageait son temps entre le Centre de Formation pour Avocats et la bibliothèque la journée, et ses nuits avec sa dernière copine en date, une grande brune que Fabrice ne pouvait pas supporter, la trouvant arrogante au possible. Il n'aimait pas ce qu'était en train de devenir Samuel : un futur Jacques Charmat, un juriste ambitieux avec les dents qui rayaient le parquet. Il avait bien changé depuis leur adolescence. Il n'était plus le garçon insouciant, toujours prêt à entraîner son petit frère dans ses quatre cents coups.

Fabrice sortit une enveloppe de la poche intérieure de son blouson et contourna le bureau en merisier de son père afin de la déposer bien en évidence sur le grand sous-main en cuir brun. Il avait mis toute sa rancune et sa souffrance dans cette lettre. Il savait bien que cela ne changerait rien à la situation, que son père, en la lisant — si toutefois il prenait la peine de la lire — resterait de marbre, mais il se devait de laisser une dernière trace avant de commettre l'irréparable. Depuis quelques jours, il avait l'impression de se noyer, de ne déjà plus appartenir à ce monde. Il était orphelin et apatride, errant à la recherche de son identité, mendiant une famille qu'il n'avait plus. Plus rien ne le raccrochait à cette vie. Il récupéra le sac à dos qu'il avait déposé sur une chaise du bureau, en sortit une épaisse corde de chanvre et fixa son regard sur le contreventement de l'énorme poutre en bois trônant au centre de la pièce. À l'une de ses extrémités, la corde formait une boucle pareille à celle que l'on voyait pendant à une potence dans les vieux westerns : le nœud du pendu. Un bon tutoriel sur internet lui avait suffi pour exécuter ce nœud... Il grimpa

sur la chaise et entreprit de nouer l'autre bout de la corde au morceau de bois. Comme un automate, il plaça sa tête dans la boucle formée par la corde et resserra le nœud autour de son cou. Plus qu'un geste pour apaiser sa douleur...

2 — Manon

Il n’y a rien de plus facile à tromper que les apparences. Manon Lesnewski en savait quelque chose. Elle était passée maître dans l’art de l’illusion. Aux yeux de ses pairs, c’était une jeune femme à qui tout souriait. Jolie, intelligente, ambitieuse, en couple avec un homme que tout le monde appréciait et respectait, rien ne manquait à ce tableau idyllique. Non, dans sa vie sociale et professionnelle, Manon était une battante et ce n’était pas peu dire. Car lorsqu’on devait faire son trou dans la sphère misogyne des avocats pénalistes et qu’on était une jeune femme fraîche et pimpante de 25 ans nouvellement nommée au barreau — comme elle l’était il y a tout juste un an — si on ne montrait pas un peu les dents, on se faisait vite dévorer toute crue. Manon le savait et elle était armée pour ça. À force de travail, elle avait su gagner sa place. Et heureusement pour elle, tous les avocats pénalistes n’étaient pas à mettre dans le même panier. Vincent Craton, son patron, était une exception : un quadragénaire ouvert, vivant avec son temps, pour qui la seule vraie valeur sûre dans le travail était la motivation. Et quand il avait vu débarquer dans son cabinet cette jeune et jolie blonde aux yeux bleus, ce petit bout de femme d’un mètre cinquante-cinq, souriante et pleine d’entrain, au nom imprononçable, il n’avait voulu retenir que sa passion évidente pour la discipline qu’elle exerçait. Ça, et le fait qu’elle soit major de sa promotion...

Mais c’était il y a un an déjà et son patron considérait à présent qu’elle pouvait se charger de ses dossiers sans son aide. Elle avait d’abord vu comme une marque de confiance de la part de Vincent Craton cette toute nouvelle liberté

d'action et en était plutôt fière. Ce n'est que quand il lui avait annoncé, quelques jours plus tôt, l'arrivée d'un futur collègue qu'il allait devoir prendre sous son aile pendant quelque temps, comme il l'avait fait pour elle à ses débuts, que le doute s'insinua dans l'esprit de Manon. Un doute qui ne l'aurait jamais effleurée si Franck, l'homme qui partageait sa vie, n'en avait pas semé les graines.

Franck Revers. Lieutenant à la Brigade de Protection des Mineurs. 34 ans. Un homme dont la fonction même force le respect. Un homme qui l'avait séduite au premier regard. C'était il y a dix mois. Elle avait été nommée avocate commise d'office dans une affaire de prostitution et avait eu besoin de consulter certains dossiers de la Brigade pour préparer la défense de sa cliente, c'est là qu'elle avait rencontré Franck. Par un jeu de séduction dont lui seul avait le secret, il avait réussi là où de nombreux prétendants avant lui s'étaient cassé les dents. Il avait brisé, d'un sourire, l'armure qu'arborait Manon dans ses rapports avec la gent masculine.

Les premiers mois de leur idylle avaient été placés sous le signe de l'amour fou, les deux tourteraux vivant leur histoire sous un ciel sans nuages. Franck avait une personnalité si forte, un tel charisme que Manon s'était rapidement laissée persuader par une cohabitation. Elle qui se proclamait jusqu'alors libre de toute attache, était vite devenue dépendante de cet homme qui se savait irrésistible et en jouait. Et puis un jour, sans crier gare, le rêve avait viré au cauchemar...

Cela avait commencé insidieusement. Une remarque sur sa façon de s'habiller ou de se maquiller. Un reproche quant à une prétendue attitude aguicheuse envers un collègue. Des

petits riens qui, mis bout à bout, auraient dû l'alerter. Au début, elle considérait sa jalousie, flatteuse, cela prouvait sans doute qu'il l'aimait et qu'il avait peur de la perdre. Mais au fil du temps, ses remarques devenaient de plus en plus cinglantes, plus humiliantes aussi. Puis, un soir comme un autre, Manon s'était rebiffée, lui demandant de lui parler sur un autre ton, soulignant qu'elle n'était pas son chien. Le regard qu'avait posé Franck sur elle à cet instant lui avait glacé le sang. Avant qu'elle n'ait eu le temps de faire un geste, Franck lui avait balancé une gifle magistrale, la propulsant en arrière. Sa tête évita de justesse un placard quand elle tomba au sol. Sonnée par la force du coup, elle n'avait pas réagi immédiatement, ce qui avait laissé tout le temps à Franck de se précipiter auprès d'elle pour lui demander pardon. Il avait prétendu qu'il était sur les dents à cause d'une affaire qui n'avançait pas au travail, qu'il était fatigué et lui avait juré qu'il ne recommencerait pas. Trop perturbée pour réfléchir, elle avait voulu le croire.

Bien décidé à retomber dans les bonnes grâces de sa compagne, Franck Revers avait été un modèle de douceur et de prévenance pendant plusieurs semaines. Jusqu'à ce qu'il recommence... au moment où elle s'y attendait le moins. Il pouvait être l'homme le plus gentil du monde et passer en une seconde à un état de rage incontrôlable. Et Manon, paralysée par la peur, était alors bien incapable de se rebeller. D'ailleurs, quelles chances aurait-elle eues face à ce molosse d'un mètre quatre-vingt-cinq pratiquant la musculation quatre jours par semaine et ayant l'habitude d'affronter des délinquants bien plus récalcitrants ? Et puis se plaindre à qui ? À la police ? Aux propres confrères de son bourreau ? Qui l'aurait crue ? Et après tout, il n'était pas tout le temps violent... Et peut-être était-elle aussi en partie responsable de

son comportement ? Il lui disait souvent que c'était à cause d'elle, de son attitude qu'il perdait son sang-froid. Peut-être était-elle aussi nulle et incompétente qu'il le prétendait...

Il avait sûrement raison quand il lui disait que Vincent Craton lui avait trouvé un remplaçant et qu'elle retrouverait bientôt un carton rempli de ses affaires sur le palier du cabinet d'avocats. Elle avait tellement perdu confiance en elle, confiance en la nature humaine qu'elle aurait pu croire n'importe quoi. Qu'était-il donc arrivé à Manon, la fonceuse ?

Hier, femme battante, aujourd'hui, femme battue.

3 — Samuel

Encore une longueur de bassin et j'arrête.

C'était devenu un rituel que Samuel effectuait chaque matin avant de commencer sa journée. Pendant trois quarts d'heure, il s'astreignait à une discipline d'enfer en nageant le crawl sur plusieurs longueurs. Déjà grand et mince, la pratique de la natation depuis son adolescence lui avait en plus sculpté un corps d'athlète digne d'un Camille Lacourt. Pourtant, nager en compétition ne l'attirait plus depuis longtemps. Il préférait évoluer dans l'eau sans contrainte de temps. Nager devait rester un plaisir.

Sa séance terminée, il s'extirpa de l'eau et retira son bonnet de bain, libérant une chevelure brune indisciplinée, avant de se diriger vers les cabines pour se rhabiller. Il prendrait sa douche chez ses parents, comme d'habitude, l'agencement peu fonctionnel de la salle de bains d'Ingrid ne lui permettant pas de le faire chez elle. Il n'y passait d'ailleurs que pour ça depuis quelque temps, ce que ne manquait pas de lui reprocher sa mère qui se plaignait de ne plus voir son fils aîné assez souvent à son goût. Samuel adorait sa mère, mais, à 25 ans, il avait besoin d'indépendance et ce premier emploi dans le cabinet de Vincent Craton allait lui permettre de devenir plus autonome financièrement, même s'il était conscient qu'un avocat pénaliste en début de carrière ne gagnait pas une fortune. Il savait qu'il allait devoir faire ses preuves avant qu'on ne lui confie autre chose que des affaires dans lesquelles il serait commis d'office. Vincent Craton lui donnait sa chance comme il l'avait fait avec de jeunes avocats débutants avant lui. Pas plus tard que la veille, il lui avait présenté sa future collègue, Manon Lesnewski. Cette dernière

lui avait d'ailleurs réservé un accueil plutôt froid, c'était à se demander si elle ne se sentait pas menacée par son arrivée imminente au sein du cabinet. D'une certaine façon, il la comprenait. Vu la conjoncture et la difficulté pour une jeune femme de trouver un emploi à la hauteur de ses compétences, elle devait craindre qu'il ne lui prenne la place qu'elle avait acquise à force de travail. Pourtant elle n'avait rien à redouter de Samuel. S'il était ambitieux, il n'était pas dans sa nature de marcher sur les autres pour obtenir ce qu'il voulait. Et Vincent Craton lui avait assuré lors de leur entretien qu'il y avait, dans son cabinet, de la place pour tout le monde, à condition de travailler et d'avancer main dans la main. Autrement dit, pas de compétition entre collègues. À croire que sa charmante future consœur n'avait pas eu droit au même laïus lors de son entretien d'embauche...

Il sortit de l'enceinte de la piscine Hébert et se dirigea au pas de course vers la station Porte de la Chapelle. Il avait un métro dans cinq minutes et ne voulait pas le rater, la perspective de parcourir Paris à pied pour rejoindre l'appartement de ses parents dans le XVI^e arrondissement, ne le réjouissant guère après les efforts physiques qu'il venait de fournir pendant près d'une heure. S'il n'y avait aucune perturbation dans le trafic, il devrait arriver chez ses parents dans une petite demi-heure. À cette heure matinale, il savait qu'il n'y trouverait personne, son père partant tôt au travail et sa mère étant en déplacement dans le sud de la France. Quant à son petit frère Fabrice, il n'avait pas remis les pieds au domicile familial depuis un certain temps, un stage en province aux dires de son père. Il n'avait pas pris la peine de vérifier, trop occupé qu'il était par ses examens et sa recherche d'emploi. Et comme Fabrice ne pouvait pas souffrir Ingrid, son actuelle petite amie, et que celle-ci le lui

rendait bien, les deux frères étaient un peu fâchés.

Après un changement de ligne à Pigalle, il descendit enfin du métro, place Charles de Gaulle. L'appartement se situait dans une rue reliant l'avenue Foch et l'avenue de la Grande Armée, au troisième étage. Arrivé devant la porte cochère, Samuel composa les quatre chiffres du digicode et poussa le lourd panneau en bois. En pénétrant dans le hall de l'immeuble datant de la fin des années vingt, Samuel fut ébloui par la lumière que projetait un magnifique lustre ancien au milieu d'un plafond haut dont les moulures, d'un blanc éclatant, représentaient de grandes arabesques remarquablement exécutées. Le jeune homme, après tant d'années, était toujours surpris par le contraste formé par ce décor d'un autre temps et l'ascenseur ultra moderne qui trônait au centre du vieil escalier de bois en colimaçon. Ultra moderne... mais visiblement en panne. Samuel ronchonna en constatant la présence de l'écriteau sur la porte de l'appareil hors service.

— Pff... Trois étages à monter...

Il prit son courage à deux mains et attaqua l'ascension des escaliers avec toutes les forces qu'il lui restait après sa séance intensive de piscine. Devant l'appartement, il sortit un trousseau de clés de son sac à dos et entreprit de déverrouiller la porte. Il eut un mouvement de surprise en constatant qu'elle n'était pas fermée à clé. Ce n'était pourtant pas dans les habitudes de son père, il était beaucoup trop maniaque pour faire ce genre d'oubli. Samuel appuya sur la poignée et poussa doucement la porte.

— Papa ? Tu es là ? demanda-t-il à tout hasard en voyant la porte de son bureau, entrouverte, à l'autre bout du couloir.

Il ne reçut aucune réponse. Un frisson d'appréhension le

parcourut. Il avait beau être un grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix en super forme physique, s'il se retrouvait face à un type armé, il n'en mènerait pas large. Il regarda autour de lui à la recherche d'un objet suffisamment lourd pouvant lui servir à assommer un éventuel agresseur et ne trouva qu'un vase en cristal de Bohême.

— Désolé, maman. C'est pour la bonne cause, murmura-t-il.

Il avança prudemment en direction du bureau de son père, longeant l'interminable couloir sombre décoré de tableaux représentant des portraits divers qui, avec l'atmosphère ambiante, lui paraissaient encore plus lugubres que d'ordinaire. Il arriva enfin devant la porte entrouverte du bureau. Sans savoir pourquoi, il eut soudain un mauvais pressentiment, comme si ce qu'il allait trouver derrière cette porte allait changer sa vie à jamais. Il poussa la porte, aperçut une ombre sur sa droite et lâcha le vase en cristal qui vint se fracasser au sol. Pris de tremblements, il se cramponna au chambranle de la porte pour ne pas tomber. Son regard ne pouvait se détacher du visage convulsé de son frère. Il hurla son nom comme un animal blessé avant de se précipiter vers lui. Sans réfléchir, il redressa la chaise tombée au sol et grimpa dessus pour tenter de décrocher son frère, en vain. Il descendit précipitamment et se saisit du coupe-papier posé sur le coin du bureau en merisier de son père. Il remonta sur la chaise et entreprit de sectionner la corde. Le poids du corps de son frère fut trop lourd à supporter pour Samuel qui fut entraîné dans la chute. Les deux frères se retrouvèrent au sol. Samuel retira la corde du cou de son frère et partit en quête de la moindre trace de vie, cherchant, un pouls, un souffle... Rien, il arrivait trop tard. Dans un élan désespéré, la vue brouillée par les larmes, il tenta un massage cardiaque pour

le réanimer, sans succès. Il se redressa lentement, à genoux près du corps sans vie de Fabrice et comme un automate, sortit son téléphone portable de sa poche pour prévenir les secours. La voix qui sortait de sa bouche était désincarnée, comme appartenant à un autre. Une fois qu'il eut raccroché, il se leva et alla s'écrouler sur le fauteuil derrière le bureau de son père. Ses yeux se posèrent sur l'enveloppe posée sur le sous-main. Il s'en saisit. Elle ne lui était pas adressée, mais peu lui importait. Il voulait comprendre.